

Le Rock and Roll dévaste une garçonnière et le cœur d'un vieux lord



L'épidémie menace maintenant l'Australie. Anthony, 21 ans, expédié là-bas par son père, Lord Moynihan, a lancé aussitôt le Rock and Roll dans les cabarets des antipodes.

La danse maudite se propage d'une manière foudroyante. La gentry londonienne en est la première victime, tandis qu'en Amérique l'inventeur de l'hystérie chantée gagne 200 millions par an.



Dès son arrivée à l'aérodrome de Sydney, il avait fait une exhibition avec l'hôtesse de l'air. Avant son départ de Londres, il avait dévasté son appartement et mobilisé la police.

On avait à peine entendu le coup de sonnette au milieu du vacarme de la surprise-partie.

Tant bien que mal, on repoussa un garçon qui, épuisé par la danse et une consommation excessive de whisky, s'était affalé contre le montant de la porte. On refoula vers la cuisine les invités qui sautaient

sur place en hurlant dans le vestibule et on ouvrit. Un monsieur en noir se tenait sur le seuil. Il était digne, poli et inspecteur de police. Il s'excusait de venir troubler une réunion intime, mais il ajouta, sans

Guillaume Hanoteau
(Suite page 14.)

ENQUÊTE JACQUES LE BAILLY

a franchi la

(Suite de la page 13.)

élever le ton, malgré les cris qui n'avaient pas cessé à l'intérieur de l'appartement.

« Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous versiez le champagne et le gin sur la tête des policemen qui font les cent pas dans la rue, mais de grâce, ne jetez pas aussi les bouteilles. »

On lui ferma la porte au nez et la surprise-partie reprit de plus belle dans la garçonnière de deux pièces que l'Honorable Anthony Moynihan, Tony pour ses intimes, partageait avec un de ses amis, Robert Kennedy, dans une des rues élégantes de Londres.

La soirée avait cependant fort sagement commencé, avec même une pointe de nostalgie. N'était-ce pas une réunion d'adieux ? Le lendemain, Anthony Moynihan allait prendre l'avion pour l'Australie, victime de l'incompréhension des gens d'âge.

Tout Londres avait ri lorsque le jeune Tony qui n'avait pas encore vingt ans avait annoncé, un soir de fête, son mariage secret avec la ravissante Valerie Petrie, barmaid au club « Condor ». Tout Londres, sauf son lord de père, ancien leader du parti libéral, qui avait eu le mauvais goût de mal prendre la plaisanterie. Tony avait eu beau démentir la nouvelle, lui jurer que ce n'était qu'une farce, qu'il n'avait jamais eu l'intention de convoler avec cette fille de bar, le gentilhomme avait trouvé plus prudent d'expédier son turbulent rejeton auprès de sa mère, lady Moynihan, aux antipodes, à Perth, dans la ferme où l'oncle Candy élevait des moutons.

Certes, ce n'était pas la première incartade d'Anthony, les unes connues de son père, les autres demeurées cachées. Certes, il passait la plupart de ses nuits dans les caves françaises de Soho, au « Faubourg » ou « Aux Enfants terribles », mais en bonne compagnie puisqu'un de ses meilleurs amis était le duc de Kent. Et il n'en restait pas moins avec ses 1 m 85 de taille, sa mèche châtain qui lui tombait sur le front, son élégance nonchalante, un des jeunes gens les plus en vue de Londres.

Pour célébrer cet exil, Anthony avait convié soixante de ses amis. Il y avait là des descendants des meilleurs familles, officiers de la Garde ou « débutantes » ayant été présentées à la Cour lors de la dernière « season ». On avait bu mais sans dépasser les normes permises. On avait dansé le cha-cha-cha, cette danse qui déjà paraissait aussi démodée que la polka. On avait écouté un chanteur noir, Brown, que quelqu'un avait été chercher au « Calypso ».

Et puis, tout à coup, au milieu des murmures des conversations, une voix annonça le disque que l'on plaçait sur le pick-up : *A tout à l'heure, Alligator*.

Signal de la débâcle : le fils du général jette son hôte au plafond

ALORS ce fut comme une folie collective. Tous ces garçons et ces filles de moins de vingt ans se mirent à se trémousser. Leurs épaules ondu-laient, leurs genoux s'entrechoquaient. Leurs yeux se révoltaient, leurs bouches se tordaient en d'affreuses grimaces, esquissent un pas, il ne fallait pas y songer. Soixante personnes s'écrasant dans ces étroites pièces laissaient à chacun juste de quoi se contorsionner sur place.

Il n'y avait plus d'officiers de la Garde, froids et corrects, plus de « débutantes » rougissantes mais des êtres en transes qui ressemblaient à ces affreux « teddy boys », larves blafardes au toupet décoloré que l'on voit errer aux alentours de Piccadilly Circus, à ces « jives » des bords de la Tamise dont la principale distraction est d'arracher les sacs des femmes seules.

Soudain, par-dessus les têtes, tout contre le plafond, on aperçut une masse sombre. C'était le maître de maison que Jeremy Baur, champion de judo et fils du très distingué général sir John Noble Baur, en matière de plaisanterie venait de jeter dans les airs.

Dès lors, la frénésie ne connut plus de limites. On arracha les tableaux des murs. On les piétina. On déchira les livres. On cassa les disques. Nicholas Mosley, le fils de sir Oswald, le fasciste anglais, aidé

(Suite page 18.)

Démonstration de Rock and Roll dans la rue, à Saint-Germain-des-Près. Les habitants du quartier ont répondu avec des seaux d'eau.



Elle efface la nuit !

La nuit laisse, au réveil, sa brume sur nos yeux, sa lie dans notre bouche, sa rouille sur nos jambes. Vite ! un grand verre d'eau PERRIER bien fraîche, bien pétillante ! Œil clair, bouche fraîche, jambe preste, nous avons pris à l'eau PERRIER sa joie et son élan. PERRIER du matin, entrain !

PHOTO CHEVALIER

Langelaan et Cerf

*La fureur de la jeunesse
Manche et reçu la douche*



Le vieux Lord

(Suite de la page 15.)

par Valerie Petrie, la pseudo épouse, se mit à jeter les meubles par la fenêtre.

Cette fois, c'en était trop. La patience anglaise et le respect de la liberté individuelle ont des bornes. Sur le coup de 3 heures du matin le quartier était éveillé par la sirène des rafles et quelques instants plus tard les soixante invités de l'Honorable Anthony Moynihan se retrouvaient assis parmi les clochards d'un poste de police.

Le « Rock and Roll », la danse qui fait fureur, la musique qui réveille le hystérique, la terreur des policemen et de tous les représentants de l'ordre, venait de faire de nouvelles victimes.

Cette mode frénétique est née en 1951 aux Etats-Unis devant la porte blanche d'un créateur à court d'imagination.

Alan Freed cherchait une idée nouvelle pour lancer une émission radio qu'on lui avait confiée. Hélas ! il avait l'impression d'être perdu. Tête racornie, au milieu d'un monde où tout avait déjà été découvert tenté, lorsque soudain, il songea aux « rhythm and blues ». C'était de vieilles chansons populaires du Sud, nostalgiques mais très rythmées.

Voilà ce qu'il lui fallait, et un mois plus tard on pouvait entendre sur les ondes une émission baptisée « Moon dog » — le chien de lune dont l'indicatif était le hurlement d'un caniche et au cours de laquelle



Le duc de Kent, au centre, mêche sur l'œil, était de la fameuse party d'Anthony

qui jouait des « rhythm and blues » encore accélérés, dépouillés de leur tristesse et dont les naïves paroles du temps ancien avaient été remplacées par des phrases sans queue ni tête que l'on braillait plus qu'on ne chantait.

Les « rhythm and blues » ainsi rafistolés, connurent un succès sans précédent. A un concert organisé par Freed dans une vaste arène de Cleveland, 30 000 fanatiques tentèrent de prendre d'assaut les 10 000 places de la salle. Toutes les chaises furent cassées et plusieurs policiers furent blessés.

Cette musique, il est vrai, arrivait à son temps, à une époque où les jeunes garçons de New York commençaient à se lasser du jazz « cool », le jazz « froid », sophistiqué, abstrait, privé de ce qui avait fait le succès du jazz, à l'âge héroïque de la Nouvelle-Orléans, le rythme et la spontanéité.

Ces « Moondog » sommaires et brutaux, sans nuance ni harmonie, musique seulement destinée à exaspérer les nerfs par ses syncopes obsédantes était ce qu'une certaine jeunesse souhaitait obscurément.

Et pourtant, cette musique n'allait pas passer à la postérité sous

(Suite page 21)

Le vieux Lord

(Suite de la page 18.)

nom de « Moondog » par la faute d'un chanteur des rues. Il était aveugle, il s'habillait avec de vieux tapis, il marchait nu-pieds. Il chantait au coin des carrefours de New York des complaintes qu'il accompagnait en frappant sur un tambour. Il était devenu si populaire qu'on avait fini par l'engager à la radio et que le « mendiant Moondog » était devenu riche. Quand il apprit qu'un autre se servait de son nom et qu'il en tirait beaucoup d'argent, il fit un procès et le gagna.

Alan Freed, une fois de plus, dut prendre sa tête entre ses mains. Il se souvint alors d'une chanson qui, quelques années auparavant, n'avait eu aucun succès mais dont le titre était énigmatique à souhait et il décida que le « rhythm and blues » s'appellerait désormais le « Rock and Roll », (« balancez et tournez »).

La première vedette du style nouveau fut une grande fille aux bras musclés qui, autrefois, avant d'être chanteuse, avait conduit des camions : Lillian Briggs. Mais bien vite elle tomba dans l'oubli et fut remplacée par Elvis Presley.

Ce garçon de vingt et un ans, vulgaire, laid, sale et mal vêtu, est le best-seller des best-sellers. Il a vendu un seul disque à un million d'exemplaires. Il gagne 500 000 dollars par an, soit 200 millions de nos francs. Sa culture ne dépasse pas les bandes illustrées des journaux, il sait à peine lire, il a l'esprit naïf des enfants demeurés, mais il possède cinq Cadillac. Les producteurs de Broadway qui l'emploient le méprisent et pourtant ils l'engagent parce que toute une jeunesse, admiratrice de James Dean et de sa *Fureur de vivre*, adore ce Presley, ses hoquets et ses crises d'hystérie.

C'est dans les boîtes en fer blanc d'un film, *Rock around the clock* (*Balancés-vous tout le tour du cadran*) que le « R n' R » traversa l'Océan et gagna l'Angleterre, puis le Danemark et la Hollande. Partout il a suscité les mêmes scènes de désordre.

Et c'est à ces plaisirs désormais défendus qu'Anthony Moynihan, le

(Suite page 23.)

Le vieux Lord

(Suite de la page 21.)

teint fripé, la bouche pâteuse, les reins encore brisés par les bancs durs du poste, songeait en se dirigeant vers l'aérodrome d'où il allait s'envoler.

L'affaire ne s'était pas trop mal terminée. Lui et ses amis avaient comparu à 10 heures du matin à Bow Street, devant le Tribunal des flagrants délits. Ils avaient plaidé coupable et s'étaient entendus condamner à 5 shillings d'amende, soit 250 francs.

On s'était séparé devant l'étalage des marchandes de poissons. Seule, une jolie fille, Caroline King avait semblé encore sous les charmes de la musique infernale. Elle avait tenté d'escalader, avec sa robe de bal et ses sept jupons, les grilles de la caserne de Knightsbridge.

Et cependant Tony n'était pas trop mécontent de partir. Il y avait cette fâcheuse histoire que, jusqu'à ce jour, son père n'avait pas encore découverte mais qu'il finirait bien par apprendre. Et le jeune homme préférerait se trouver à l'autre bout de la terre lorsque lord Moyniham ferait la connaissance de Joanna Gay.

A LONDON AIRPORT, lord Moyniham était venu saluer son fils. Les adieux furent les adieux corrects et dignes de deux vrais gentlemen. Point de discours, point de morale, une glaciale poignée de main et ces seules phrases dites par le père à son fils : « J'espère que ce voyage vous mettra un peu de plomb dans la cervelle. Embrassez votre mère pour moi et donnez une caresse au chien Sailor. »

Mais quelques instants plus tard, dans la voiture qui le ramenait vers le centre de Londres, lord Moyniham manquait s'étrangler de rage. Tous les journaux du matin s'ornaient d'un même titre en lettres grasses qui comptait les méfaits d'un fils de famille, trop épris de cacophonie.

Le lendemain, le gentilhomme entra en coup de vent dans le bureau de son homme d'affaires.

— Avez-vous fait l'enquête que je vous avais demandée ? Je veux

(Suite page 25.)

Le vieux Lord

(Suite de la page 23.)

d'un seul coup connaître toutes les sottises que mon insupportable fils a pu commettre avant son départ pour Sydney.

— Je commencerai par la plus grave, répondit l'homme de loi. Il s'est marié en cachette.

Le lord hurla :

— Avec Valerie Petrie, cette barmaid ?

— Non, avec une autre, avec Joanna Gay, une comédienne plus connue pour le charme de ses formes que pour ses talents d'actrice.

Le visage de lord Moyniham se mit à flamboyer des sinistres lueurs de la congestion.

— Il n'était pas majeur.

— Il n'avait même pas dix-huit ans, mais il a falsifié son état civil.

— Mais on aurait dû se méfier, je suis un homme connu.

— Il a prétendu que son père n'était qu'un besogneux journaliste.

C'en était trop. Pour cacher sa honte, lord Moyniham préféra s'enfuir.

DÉCIDÉMENT, ce n'était pas le « Rock and Roll » qui avait tourné la cervelle du jeune Anthony pour l'excellente raison que cet étourneau ne possédait pas de cervelle.

Un coup de téléphone a cependant rendu un peu d'espoir au pauvre père. Un coup de téléphone venu d'Australie.

Par-delà les continents, il a entendu la bonne grosse voix de l'oncle Candy qui s'écriait :

— Ne vous inquiétez pas trop pour votre garnement de fils. Je me charge de lui faire passer le goût du « Rock and Roll ». Vous savez que ce n'est pas une partie de plaisir que de tondre un mouton : j'en possède cent mille...

G. H.